

Préface

En 2015, la revue *Galaxies nouvelle série*, qui entame l'année avec son numéro 33, fête ses 7 ans. Nous avons pensé, et Philippe Ward comme Jean-Marc Lofficier ont partagé cette idée, que le moment était venu de se retourner vers le chemin parcouru et d'en recueillir une poignée de cailloux blancs, sous forme de nouvelles publiées dans les 10 premiers numéros de la revue.

Le choix fut évidemment difficile et cruel, même en appliquant les critères détaillés dans l'avertissement. Toutes les nouvelles retenues pour la publication dans la revue ont fait l'objet d'une sélection, et nous ont donc toutes plu. Mais la place manquait, et il fallait choisir. Tout choix est un renoncement, certes, et donc, tout choix est une blessure. Assumons ! Cela fait aussi partie de notre histoire.

Car nous arrivons en effet ici à l'histoire de notre *Galaxies*. Elle commence à dire vrai avec quelques années d'avance, quand j'ai été désigné pour organiser la Convention nationale française de science-fiction de 2006, à Bellaing, et que j'ai eu l'idée de créer en 2005 un fanzine « à l'ancienne » : *Géante rouge*. Cette publication reprenait le schéma de *Galaxies*, avec des nouvelles, un dossier sur un auteur, des rubriques et quelques critiques de livres.

Alain Damasio, Xavier Mauméjean en furent, après Lucie Chenu, les premiers invités, et *Géante rouge* fut remarqué par Stéphanie Nicot, qui le cita plusieurs fois dans son *Galaxies*. C'est sans doute ce qui explique que, aux *Utopiales* de Nantes, en 2007, Stéphanie soit venue proposer au rédacteur en chef de *Géante rouge* de reprendre le titre. Alain Damasio et Kitty Stewart étaient témoins de la scène. Le temps de consulter ma compagne, et j'acceptai.

Il s'agissait là d'une lourde responsabilité, d'un pari que certains ne m'ont jamais pardonné d'avoir relevé, mais peu importe. Stéphanie m'a transmis un superbe cadeau, celui de la rencontre avec des auteurs tous plus talentueux, surprenants, novateurs les uns que les autres, celui de la rencontre encore avec des lecteurs, des abonnés dont nous nous sommes employés, Stéphanie et moi, à ce qu'ils n'aient pas à souffrir de ce passage. Celui de l'immersion dans une aventure ! Je ne pourrai jamais assez l'en remercier !

Ainsi fut-il donc fait, et, après une sortie ratée en mai 2008 aux Imaginales (pour cause d'imprimeur), *Galaxies nouvelle série* vit le jour, avec son numéro 1bis, en juillet 2008. Devenue bimestrielle en 2012, en absorbant la revue *Lunatique*, *Galaxies* a depuis été primée en 2012 par l'association européenne de science-fiction (ESFS) lors de la convention européenne de Zagreb comme « meilleure revue de science-fiction européenne ».

Galaxies en est donc en janvier 2015 à son trente-troisième numéro, en six années et demie d'existence, auxquels il faut ajouter trois numéros spéciaux. L'équipe, qui fonctionne uniquement par Internet, et s'est enrichie de talents neufs ou éprouvés, fourmille de projets pour au moins les cent prochains numéros ! Mais ceci est une autre histoire, notre histoire, et il n'appartient sans doute pas à celui qui la construit d'en établir le récit.

Bon voyage parmi ces textes que vous allez peut-être découvrir, ou plutôt redécouvrir.

Pierre Gévart

(texte largement repris de l'article

« **60 années de Galaxie(s)** », par Hugo van Gaert,
in *Galaxies* N°25, septembre 2013)

Avant de reprendre les rênes de Galaxies, j'avais, en 2005, créé un fanzine « à l'ancienne » : Géante rouge, qui avait invité Xavier Mauméjean dès son troisième numéro. Dès lors, que Xavier soit au sommaire de Galaxies nouvelle série a dès le début été une évidence. Xavier Mauméjean est aujourd'hui devenu un pilier du genre, même s'il s'en tient toujours sur la marge. Sa bibliographie est imposante. Elle nous emmène dans des univers très variés, avec un style bien à lui, une écriture maîtrisée, une pensée complexe, et une façon, l'air de rien, de laisser son lecteur croire, en tournant la dernière page, qu'il est devenu un peu plus intelligent.

Dans la nouvelle qu'il nous a confiée, nous nous retrouvions dans un univers suggéré, avec des êtres qui pour avoir la toute puissance, n'en sont pas moins dotés d'une imprévisibilité toute humaine... Ici encore s'impose la problématique du mélange des genres. Science fiction, fantastique, noir ? « Tous les écrivains sont des menteurs, vous pouvez me croire ! » me déclarait Xavier Mauméjean dans le fanzine plus haut cité.

Cette nouvelle fut victime de la sortie un peu cahotique du premier numéro : l'imprimeur nous avait gâché le travail (et le plaisir !) et particulièrement, en faisant sauter à l'impression la fin du texte. Deux mois plus tard, Galaxies renuméroté Ibis, ressortait chez un nouvel imprimeur, avec l'aide d'Olivier Girard, et le texte de Xavier avait retrouvé son intégrité.

Xavier Mauméjean : Engadine

Je m'appelle Robbie, mais on m'a aussi appelé *honey*, bâtard ou petite pute. Fiston, aussi, même si je ne m'en souviens pas. Faut dire que j'en ai beaucoup entendu, plus que quinze années en peuvent contenir. D'ailleurs, j'en ai laissé pas mal de côté.

Aujourd'hui, on ne me crie plus dessus, on me prie, parce que *lui* n'écoute pas. Moi je l'entends où qu'il soit, et j'accours pour le servir. Valet du serviteur, de celui qui gouverne la maison et s'apprête à la détruire.

Je suis Robbie le majordome, choisi sans être élu car tous les hommes mourront. Ainsi l'a dit Makatiel, *La plaie de Dieu*, mon patron.

« Pourquoi moi ? » je lui ai demandé quand il m'a sorti de ma merde. C'est vrai, plein d'enfants de riches avec une bonne éducation n'auraient pas demandé mieux que de le servir. Il m'a répondu que c'était dans l'ordre des choses. J'y croyais pas trop, mais à l'époque j'étais soit complètement fait, soit en manque de crack, ce qui n'aide pas vraiment à entretenir la confiance, et ses mots ou nada c'était du pareil au même. Jusqu'à ce qu'il m'embrasse sur la bouche. Pas un truc d'homme ou de femme (j'ai connu les deux, et pas que des beaux), simplement un baiser qui m'a délivré de la douleur et de la peine. La pure vérité. Alors j'ai quitté mon impasse pour le suivre, coiffé de ma vieille casquette des Yankees.

Depuis on vit dans un superbe hôtel particulier, situé sur Central Park West. C'est un genre d'ambassade. Mon maître jouit d'une totale impunité, faut dire qu'il a clairement fait savoir à l'ONU qu'on devait le laisser tranquille. Parce que sinon, d'un battement de cil, il pourrait faire disparaître New York, ou même l'état, voire le pays tout entier. Et les compagnons de Makatiel qui sont répartis sur tous les continents ont dit la même chose pour Londres, Pékin ou Bombay. Moi, je ne connais pas les autres Anges, sauf par la télévision. Ils ressemblent assez à mon maître, avec leur imposante paire d'ailes et leur carrure de footballeur fragile qui irait en finale sachant que c'est son dernier match. Oui, ils se ressemblent, même si tous ne se tressent pas les cheveux. Mais je trouve que mon patron est celui qui a le plus d'allure, y compris quand il rentre tard, sentant la clope et le mauvais vin. Parfois, je me demande bien où il traîne, et en plus il n'a pas d'heure. Sans parler qu'il ne prend jamais ses clefs. Il pourrait faire sans, mais Makatiel préfère que je lui ouvre la porte. Une bizarrerie d'Ange, alors je l'attends.

De votre côté vous attendiez sûrement autre chose comme description. Demandez-vous d'abord ce que votre oreille est prête à supporter, elle qui s'est habituée aux conversations de coin de table, à ce genre de blabla qu'on dévide entre 12h et 13h comme on tire un coup de 17h à 18h, autrement dit sans

s'impliquer. Et puis je ne fais pas de la littérature, ce qui n'a absolument aucune importance, parce que Shakespeare, Eschyle et tous ces noms qu'il y a dans les bibliothèques ne signifieront bientôt plus rien. Ce qui va arriver est de notre faute, alors fatalement on doit en payer le prix. Makatiel a dit que les hommes se sont trompés quelque part. « Les deux tours ? » j'ai demandé, un peu par facilité vu qu'en Amérique on a plus que ça comme repère. Il m'a regardé de sa façon bizarre et m'a répondu : « Plutôt de n'avoir pas fait davantage tourner Audrey Hepburn ». Je n'ai pas cherché à comprendre.

D'ailleurs ça ne sert à rien de chercher à savoir, parce que quand vous croyez saisir le problème, un truc vient tout remettre en question, comme par exemple la publicité pour Monsieur Patate. Oui, celle qui passe à la télé. Dès qu'il a vu le jouet, mon maître a paru fasciné et j'ai dû en acheter dix exemplaires. Mais alors que j'aurais pu les prendre tous d'un coup chez F.A.O. Schwarz, il m'a fallu aller dans quatre magasins différents, en suivant l'ordre de la liste. Ce qui m'a fait arpenter la ville en me donnant l'impression de gâcher mon temps, comme quand je traînais et que je faisais d'ailleurs *exactement* le même parcours, sauf qu'à l'époque mon but dans l'immédiate existence n'était pas de trouver dix Monsieur Patate. C'était à la fois moins et plus, et s'il faut absolument être honnête je dirai moins, parce qu'avant de rencontrer mon Ange je n'étais que de la matière sans obligations. Ce n'est pas qu'un Monsieur Patate suffise à bâtir une morale, genre les trucs zen qu'on voit au cinéma, du style : « Tire la chasse tous les jours à la même heure et tu deviendras un saint homme », mais dix jouets stupides valent mieux que la glande telle que je l'ai pratiquée. Makatiel les a montés et démontés, chapeau, moustaches, bras tubulaires, avant de s'en désintéresser, comme si toutes les possibilités du bonhomme ne suffisait pas à racheter le réel, que d'une façon ou d'une autre le sort du monde était lié à Monsieur Patate, mais sans que les Anges eux-mêmes sachent comment.

Ça a eu des conséquences sur le tempérament de mon maître, qui a passé une bonne partie d'un après-midi d'automne à parler avec un clochard. Oui, un de ces gars à matelas de carton alors que Makatiel ne daigne pas s'adresser aux puissants de ce monde. L'homme était maigre, vêtu de deux pardessus élimés, dont un de coupe militaire qui pouvait dater de la guerre de Corée. Il avait les cheveux longs, retombant en mèches grasses, et une barbe de prophète lui mangeait le visage. Makatiel l'écoutait et des fois il hochait même la tête. Je pouvais les voir depuis l'une des fenêtres qui donne sur l'arrière. Ils étaient assis sur le banc en pierre du jardin, un tourbillon de feuilles mortes à leurs pieds, l'aile droite de mon maître couvrant entièrement le clochard. Immédiatement, j'ai pensé qu'il le protégeait, mais je n'ai pas tardé à me raviser. Makatiel donnait plutôt l'impression de dissimuler le type. D'ailleurs, comment avaient-ils fait pour entrer dans l'hôtel sans que les services secrets du monde entier s'en avisent ou que moi-même je m'en aperçoive ? Et puis je me suis rendu compte à des riens qu'en réalité mon maître cachait le monde au clochard. Je n'arriverai pas à l'expliquer mais c'est ainsi, il faut me croire sur parole, le sans-abri semblait posséder un incroyable pouvoir. Le fait est que sans exhiber ne serait-ce qu'une parcelle de cette force il a mis mon maître dans un drôle d'état. Makatiel est rentré furieux, a balancé les meubles aux quatre coins de la pièce en criant « Modérateur », à croire que c'était un reproche, et là j'ai vu combien il pouvait être laid. Sa beauté semblait flétrir, à la façon de ces filles ou garçons croisés dans la rue et qui étaient des véritables œuvres d'art avant que quelqu'un ne se pique d'y ajouter son complément. Oui, Makatiel m'a rappelé ce temps de souillure et je n'ai pas aimé. Alors je suis resté dans la cuisine et j'ai regardé les programmes sur mon petit poste de télé, jusqu'à ce qu'il se calme.

Le soir, tandis que je brossais longuement ses cheveux avant de les tresser, il m'a demandé :

« Comment me trouves-tu, Roberto ?

— Sublime, maître » ai-je répondu en le regardant dans la glace.

J'ai vu son visage se fermer, comme un de ces amours qui s'achèvent en novembre. Makatiel m'a observé longuement dans le miroir avant de dire :

« Ce n'est pas ce que je te demande. Me trouves-tu *adéquat* ? »

Je n'ai pas su quoi répondre.

Et puis il y a eu l'épisode du chat. Pas un de ces matous de concours, mais un simple chat de gouttière qui était entré dans notre cuisine par la lucarne. Makatiel était là et aussitôt le chat est venu se frotter contre lui. Il faut dire que mon maître a le chic avec les bêtes, et que si au lieu d'un hôtel particulier à Manhattan il avait décidé de vivre au Seaquarium de Miami, les orques seraient venus lui

manger dans la main. Makatiel l'a pris par la peau du cou pour le déposer doucement sur le plan de travail, et sans même que j'ai le temps de réagir, l'a décapité d'un coup de hachoir. J'ai porté ma main à ma bouche quand il a ouvert le cadavre pour en extirper les viscères, et c'est à ce moment là que mon Ange a dit : « Cela fait partie du Plan. »

Après quoi il a fourré tripes, boyaux et fourrure pelée dans un sac Discomat qu'il m'a tendu en disant : « Répands ceci sur la 49^e rue à hauteur du Waldorf Astoria. » Je l'ai regardé comme s'il me demandait de sortir mon machin à une terrasse de café, mais quelque chose m'a soufflé dans l'esprit que c'était effectivement une phase importante du Plan, en faisant claquer la majuscule et sans que j'ai la moindre idée de ce que ça signifie. Alors j'ai quitté l'hôtel et Central Park West, en trimbarrant mon sac plastoc et sanglant Discomat tandis que les snipers de l'ONU me tenaient dans leur ligne de mire, et j'ai marché jusqu'à la 49^e rue en me disant que non, c'était franchement trop dégueulasse. Pas sale, mais carrément abject surtout venant de la part d'un être tel que mon maître. J'ai continué mon chemin en tenant toujours mon paquet de tripailles pour finir par le jeter dans une poubelle à Times Square. Et je suis remonté par la 42^e qu'on appelle aussi Sin Street, ce qui me semblait adéquat, et quand enfin j'ai regagné l'hôtel, Makatiel m'attendait. Il m'a demandé si j'avais obéi, j'ai répondu que non parce qu'on ne gagne rien à mentir à un Ange, et sans que je lui ai précisé où avait fini le cadavre du chat, il m'a dit que Times Square était l'endroit qui convenait. Après quoi il m'a tendu un billet d'avion, direction Engadine en Première classe. Makatiel m'a dit que c'était le pays de mes ancêtres, quelque part entre la Suisse et l'Italie, et que je devais m'y rendre juste avant que le Plan soit mis à exécution. Comme à l'ordinaire je ne voyais pas trop quoi rajouter et c'est mon maître qui a eu le dernier mot en disant : « Bien. Maintenant, Roberto, tu dois absolument me trouver une boîte d'élastiques multicolores. »

Ce que j'ai fait, de même que j'ai participé à un quizz radiophonique sur l'économie du Cambodge, sans rien y connaître mais en donnant toutes les bonnes réponses, sauf la dernière vu que Makatiel a arraché le fil du téléphone. Puis il a exigé que je me lance dans la grande cuisine, et en un rien de temps j'ai su me débrouiller, probablement grâce à un franc coup de pouce de mon maître. Je confectionnais des plats compliqués qu'il ne goûtait pas, puisque les Anges n'ont pas besoin de se nourrir. Ça me faisait râler de balancer toute cette bonne bouffe dans l'incinérateur, mais c'était nécessaire afin que les chimistes de l'ONU qui faisaient nos poubelles ne puissent pas les analyser. Tout cela bien évidemment en vue du Plan, plus précisément en préparation du dîner que Makatiel voulait donner dans notre hôtel particulier. L'annonce a fait l'effet d'une bombe. Probablement que la plupart d'entre vous s'en souviennent, les différents Anges répartis sur Terre ont semblé carrément pris de court par mon maître. Toujours est-il que le vendredi soir, à heure dite, j'ai vu se pointer un ancien acteur, une pute sympa que je connaissais, des grands de ce monde, le gars qui a relancé la mode des caisses à savon, un pasteur qui menait sa curieuse croisade contre les appareils dentaires, ainsi que d'autres gens, tous très différents. Et, croyez-le ou pas, c'est Robbie qui a fait la cuisine. Seulement voilà, du coup je n'ai rien su de ce qui se passait, et quand j'ai pu enfin me pointer pour éventuellement recevoir les compliments qu'on adresse au chef, tout le monde était parti. J'ai juste vu Makatiel qui semblait franchement épuisé et qui m'a dit : « Tu rangeras demain, Roberto. »

Le lendemain, mon maître n'était plus là et ça m'a fait un choc. Je me suis d'abord dit que sa part du Plan était achevée et qu'il était retourné chez lui, si tant est que ces mots signifient quelque chose pour un Ange. D'un autre côté, il ne serait pas reparti sans me dire adieu. C'est pourquoi je pense qu'il va revenir. Et donc, tous les soirs, j'étends une de ses robes sur le couvre-lit et je prépare mes brosse à cheveux. Sinon, je lis, et mon vocabulaire s'enrichit. Je suppose que quand je connaîtrai le dernier mot du dernier dictionnaire, l'univers cessera d'exister. Il sera alors temps d'utiliser mon billet d'avion Première classe, direction Engadine.